

Québec français



L'art de la réussite

Gilles Perron

Number 129, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2003). L'art de la réussite. *Québec français*, (129), 29–29.

L'art de la réussite

PAR GILLES PERRON

Un beau soir, dans son foyer douillet, un haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation étale devant lui des cartes pour se faire une petite patience, histoire de se détendre après une journée passée à se demander combien de temps restera ce nouveau ministre qu'on lui a assigné comme patron. Tout en cherchant un valet rouge pour mettre sous sa dame noire, sa pensée vagabonde au gré des cartes : un homme d'affaires comme ministre de l'Éducation, c'était pour le moins imprévu. D'autant plus que le monsieur a été le premier surpris quand, en décembre 1998, Lucien Bouchard l'a appelé à occuper cette fonction. Constatant que, une fois de plus, il avait raté sa réussite, le haut fonctionnaire a un geste de frustration qui coïncide avec un éclair de génie. Il lui vient une formule qui aurait plu assurément au président-fondateur d'Air Transat : « ma patience est à bout ! » Et il en trouve encore une : « il faudra désormais réussir sa réussite ! »

François Legault a donc concocté des plans de réussite qu'il a soumis à l'assemblée des actionnaires (excusez-moi, je confonds : à l'Assemblée nationale). Mais comme, par définition, un ministre de l'Éducation ne doit jamais rester en poste assez longtemps pour qu'on puisse lui reprocher quoi que ce soit, c'est son successeur, Sylvain Simard – qui a déjà été prof dans une autre vie – qui poursuit son œuvre depuis février 2002. Pendant ce temps-là, Legault, en bon gestionnaire sachant que la méthode importe plus que le but poursuivi, en profite pour transporter ses contrats de performance dans les hôpitaux. Vous avez certainement déjà observé qu'il suffit d'être élu pour devenir compétent en toute matière : il suffit de regarder le profil de chacun des ministres pour s'en convaincre (vous souvenez-vous du savoureux personnage incarné par Normand Lévesque dans la télésérie *Bunker* ?). Legault, homme d'affaires, a été ministre de l'Éducation ; et Sylvain Simard, professeur de littérature, a été président du Conseil du trésor (!) avant de se retrouver dans la chaise de Legault. De là à conclure que les projets de réussite si chers aux deux hommes sont avant tout destinés à faire économiser des sous à l'État, il n'y a qu'un pas, que je m'empresse de franchir.

La réussite n'est qu'une affaire de statistiques. Chaque institution scolaire, du primaire à l'université, a eu l'obligation de produire un plan de réussite comportant des *objectifs ambitieux*, c'est-à-dire des projections d'augmentation du taux de réussite qui soient aussi élevées que le rendement attendu par des détenteurs d'actions. On sait que, pour ceux-ci, une augmentation des profits d'un ou deux pour cent correspond à une stagnation qui conduit habituellement à des congédiements. C'est ainsi que certaines écoles, qui avaient produit des plans de réussite réalistes, avec des augmentations modestes mais envisageables, ont dû refaire leurs devoirs et inscrire

des chiffres plus satisfaisants pour l'ancien pdg de l'éducation. Il faut souligner que l'approbation ministérielle du plan institutionnel est synonyme de dollars pour les écoles ; celles-ci, sous-financées, se plient alors de bonne grâce à l'exercice et donnent parfois dans la fiction pour mieux boucler leur budget. Cet argent est d'autant plus apprécié que les institutions peuvent en faire ce qu'elles veulent : le budget de la réussite peut servir à repeindre les murs, à payer le chauffage aussi bien qu'à engager des professionnels de l'éducation. La seule reddition de comptes exigée se situe dans les pourcentages d'augmentation de la réussite, indicateurs sacrés du rendement attendu.

Les enseignants souscrivent sans réserve à la nécessité de tout mettre en œuvre pour permettre aux étudiants de réussir leurs cours. Tous souhaitent ardemment les voir obtenir le diplôme auxquels ils ont droit. Mais, quand l'obligation de moyens devient une obligation de résultats, les enseignants ont le devoir de rappeler qu'il n'est jamais possible de garantir la réussite. L'approche-client se développe malheureusement autant dans les écoles publiques que dans les écoles privées, encouragées en cela par les palmarès et par le lien incontournable entre le financement d'une école et le nombre d'étudiants qu'elle reçoit. La meilleure façon de s'assurer une clientèle, n'est-ce pas de garantir la réussite de ceux qui s'y inscrivent ? Les écoles primaires échappent pour l'heure à cette compétition, la proximité étant encore le critère déterminant pour les parents. Mais, dès le secondaire, c'est le magasinage qui commence pour ne plus s'arrêter. Dans ces conditions, les écoles seront bientôt tentées d'offrir des garanties prolongées pour rassurer leurs clients !

La réussite (chiffrée) est donc une obsession ministérielle. Dans la tourmente, une bonne nouvelle a surgi. On a enfin identifié des coupables : les garçons ! Ils réussissent moins bien que leurs consœurs. Et l'écart, au grand plaisir des amateurs de statistiques, est significatif. Alors voilà : il ne reste plus qu'à trouver un moyen de mieux faire réussir les garçons, et le tour est joué. Pour y arriver, on identifiera d'autres coupables : les filles ! À cause des méchantes féministes qui seraient allées trop loin en préparant les filles à prendre leur place dans la société, nos pauvres garçons (« nos pauvres *tipits* », disait Foglia) ne savent plus additionner dans une école qui ne serait pas faite pour eux. La société ne permettrait plus aux hommes de s'exprimer, leur faisant regretter le temps béni où ils étaient seuls en piste ? Dans trois mois, je répondrai à cette question avec toute l'objectivité qui est la marque de commerce de cette chronique. En attendant, je vous invite à développer vos compétences, même transversales, et à ne jamais perdre de vue qu'il n'y a rien de plus gratifiant qu'une réussite réussie.